

2013 Temmuz'unda 9. yayın yılında 100. sayısını yayınlıyoruz

Aujourd'hui la Turquie, şimdiye kadar olduğu gibi bundan böyle de Türk-Fransız ilişkilerinin kültürel, ekonomik ve politik odak noktalarından biri olmaya devam edecek.

Aujourd'hui la Turquie 100. sayısını kutlama çalışmaları çerçevesinde gelenekselleşecek iki önemli etkinlik hazırlıyor

Institut Aujourd'hui la Turquie

Le Festival de Jazz d'Aujourd'hui la Turquie

Bu kültürel, ekonomik ve politik iki çalışmanın içerisinde yer almak isteyen kişi, kurum ve kuruluşlar alaturque@gmail.com adresine başvurabilir.

En juillet 2013 paraîtra le 100^{ème} numéro d'*Aujourd'hui la Turquie*, qui fêtera sa 9^{ème} année d'édition

Tout comme il l'a été jusqu'à présent, *Aujourd'hui la Turquie*, s'évertuera à demeurer l'une des plateformes de convergence de l'expression culturelle, économique et politique des relations franco-turques.

C'est ainsi qu'*Aujourd'hui la Turquie* conçoit, dans le cadre des festivités pour son 100^{ème} numéro, deux importants projets

Institut Aujourd'hui la Turquie

Le Festival de Jazz d'Aujourd'hui la Turquie

Toute personne, établissement désireux de participer à ces deux projets culturels, économiques et politiques, peut en effectuer la demande par courriel : alaturque@gmail.com

France-Turquie : Le rapprochement, c'est maintenant

(lire la suite page 2)



Ahmet Davutoğlu Laurent Fabius

'Bir Erkek, Bir Kadın' :

La version turque de la série 'Un gars, Une fille' fait fureur dans le pays.

(lire la suite page 8)



Aujourd'hui la Turquie



M 04388 460 F 3 596 30
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



La fête du 14 juillet en Turquie

A l'occasion des fêtes du 14 juillet, *Aujourd'hui la Turquie* s'est déplacé au Palais de France à Istanbul et au Consulat général d'Izmir.

(lire la suite page 12)

8 TL - 3,50 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 89, Août 2012

La politique Russe au Moyen-Orient

Précédemment en poste au Maroc, en Égypte, en Israël et en Syrie, le Consul général de la Fédération de Russie à Istanbul, Alexey Erkhov, est un fin connaisseur du Moyen-Orient et de ses enjeux. Il nous présente les principaux objectifs diplomatiques de son pays dans la région. Souvent méconnue et caricaturée, la politique russe au Moyen-Orient vise avant tout la stabilité.

Quelles sont les principaux objectifs de la politique étrangère russe au Proche et Moyen-Orient?

La politique russe dans la région a souvent été présentée comme poursuivant des objectifs matériels - on parle notamment de la vente d'armes au régime syrien. Certes, la politique étrangère de notre pays reste pragmatique et la Russie a des intérêts très concrets au Proche Orient. Mais, il serait faux de considérer ces intérêts comme purement égoïstes. Des intérêts humains et humanistes nous poussent à travailler pour la paix et la stabilité de la région. Il serait temps que les peuples du Moyen-Orient, qui ont connu tant de drames depuis des siècles, puissent enfin jouir d'un peu de calme. Il est fondamental que la région cesse d'être une poudrière semant des graines de haine et d'instabilité dans le monde entier. Malheureusement, cela reste un vœux pieux, et « le Printemps arabe » est une nouvelle preuve des tourments que connaît la région.



Kofi Annan

Vladimir Poutine

Les soutiens aux opposants du régime syrien devraient, plutôt que de leur fournir des armes et des munitions, les encourager à s'asseoir à la table des négociations.

Comment la Russie a-t-elle perçu ce « printemps arabe »?

La révolte d'une partie de la population d'un pays contre un régime autoritaire ou autocratique est un phénomène qui n'est pas étranger à la région proche-orientale, ni à l'Europe, ni à la Russie d'ailleurs. Il suffit par exemple de se rappeler les événements des années 1990-1991 où un large mécontentement populaire a anéanti le pouvoir du Parti communiste soviétique. Bien sûr, une telle aspiration populaire à d'avantage de liberté, de démocratie

et de bien-être ne peut qu'être soutenue. Ce soutien se justifie d'autant plus que ces régimes, que ce soit en Tunisie, en Égypte ou en Libye ont fait d'énormes erreurs et n'ont pas hésité à commettre des crimes envers leur peuple. Mais il y a toujours un « mais ». Nous sommes profondément convaincus que

cette aspiration populaire, tout à fait légitime, ne doit absolument pas être exploitée par des forces étrangères, à des fins politiques parfois très éloignées des intérêts vitaux de ces peuples. Ce sont ces peuples eux-mêmes qui doivent décider de leur sort et personne ne saurait s'attribuer le droit de le faire.

Dans le cas de la Syrie par exemple, peut-on considérer que derrière les affrontements, c'est une lutte interposée entre les États-Unis et l'Iran qui a lieu?

(lire la suite page 3)



Elif Şafak

(lire la suite p.12 et l'édito de Dr. Hüseyin Latif p.5)

Les retours sur...

Les plans d'austérité en question, L'édito de Mireille Sadège P. 4

Burhan Doğançay et Şevket Sönmez, regards croisés sur la scène artistique turque P. 7

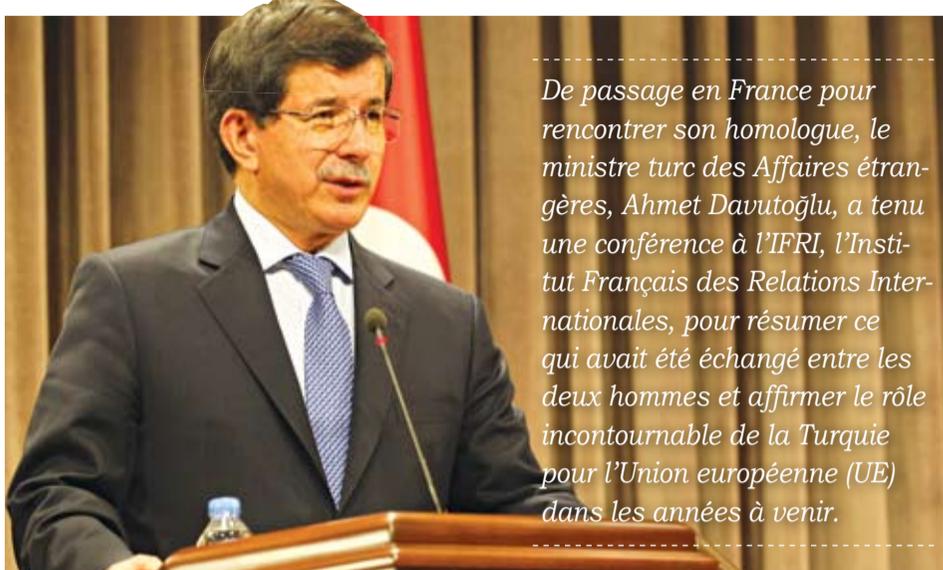
Haydarpaşa, un monument en sursis p. 10

La symphonie « Mesopotamia »



Composée par Fazıl Say et dirigé par Gürel Aykal, l'événement le plus marquant du 40^{ème} festival de musique d'Istanbul. (lire la suite page 12)

Les relations Franco-turques : le rapprochement, c'est maintenant



De passage en France pour rencontrer son homologue, le ministre turc des Affaires étrangères, Ahmet Davutoğlu, a tenu une conférence à l'IFRI, l'Institut Français des Relations Internationales, pour résumer ce qui avait été échangé entre les deux hommes et affirmer le rôle incontournable de la Turquie pour l'Union européenne (UE) dans les années à venir.

Le discours d'Ahmet Davutoğlu contenait un message très clair : il est temps de bouleverser toutes nos conceptions du monde tel que nous le connaissons. « La Guerre froide se termine maintenant dans notre région » signifiant que les régimes autocratiques, l'Etat omniprésent dans certains pays, datant du temps soviétique, disparaissaient. Le Ministre parlait, bien entendu, du Printemps arabe, véritable « séisme politique », qui a entraîné une certaine « transformation démocratique ». Pour lui, c'est le signal qu'un changement est en marche et qu'il faut le suivre. Au cœur de cette transition se situe la compréhension des intérêts de tous les peuples et la « synchronisation des efforts comme clé de voûte » pour aider les pays en crise (Afrique du nord, Mali...). Ahmet Davutoğlu a rappelé que le monde a toujours changé, évolué : l'ordre politique mondial a été fondé sur l'après-guerre froide (G5, puis G20, des institutions comme le FMI, la Banque Mondiale, l'ONU...). Mais les questions concernant le Moyen-Orient « doivent être discutées avec eux » pour s'assurer d'une meilleure compréhension politique. A l'heure de certains conflits géopolitiques

(Mali, Afghanistan, Afrique du nord...), de la montée en puissance économique de certains pays et d'une « nouvelle synthèse culturelle à Paris et Londres » comme villes de rencontre entre différentes populations et civilisations, « l'intégration culturelle », c'est-à-dire une compréhension et acceptation de l'autre, et une meilleure entente sur le plan politique sont essentielles.

Le nécessaire changement

Bien entendu, ce nouveau pas concerne de près l'UE et la Turquie.

L'Union européenne a su s'adapter aux divers changements après la Guerre froide : chute du Mur de Berlin et élargissement aux pays d'Europe de l'Est, création d'un espace Schengen, approfondissement de l'Union européenne par différents Traités... L'UE s'est particulièrement distinguée par la défense des droits fondamentaux et de la liberté. Cependant, avec les attentats de 2001, les mentalités ont changé. Depuis, l'UE et les Etats-Unis se sont repliés sur eux-mêmes, « radicalisés », la xénophobie est en croissance, les thèmes de « sécurité et de surveillance » ont envahi les discours et l'élargissement a pris du plomb dans l'aile. Avec la crise

économique actuelle, on peut se demander : « Où allons-nous ? ».

Ahmet Davutoğlu semble détenir la solution : l'entrée de la Turquie serait une revitalisation de l'Union européenne. En effet, la Turquie a fortement changé : alors que l'Europe défendait les droits fondamentaux, la Turquie a su trouver sa « stabilité politique » après les coups d'Etat et est devenue une « puissance économique » certaine. Le prochain défi pour le pays sera plus de libertés, plus de droits fondamentaux.

Dans tous les cas, la Turquie est LE partenaire d'avenir pour l'UE, avec laquelle « nous partageons les mêmes valeurs, nous serions des contributeurs plus actifs ». Et la marche vers le futur passe par le « changement de mentalité » en France. La vision de la Turquie semble être restée celle des années 90. La Turquie est plus qu'un simple pays touristique : « la première visite de Barack Obama à l'étranger a été en Turquie ». Si les Etats-Unis ont compris l'importance du pays, il est temps qu'il en soit de même pour la France. Le pays semble être en retard par rapport à d'autres pays d'Europe. Quelques-uns ont en effet déjà envoyé quelques-uns de leurs ministres à Ankara, montrant le « changement de l'élite politique ». L'ascension économique de la Turquie (moins de dépendance vis-à-vis de l'Europe, les exportations vers l'Afrique ont été multipliées par 10 en 5 ans, économie très active et rôle à l'échelle mondiale dans les institutions...) ne signifie pas, cependant, que le pays se veut plus compétitif que l'UE : une « compatibilité existe dans tous les domaines ».

Cette « active coopération régionale », basée sur « une solidification des relations » est possible grâce au nouveau Président de la République française. « Les turbulences conjecturales » du précédent quinquennat sont terminées pour le Ministre des Affaires étrangères : l'histoire des relations franco-turques se compte en siècles

et non pas en un quinquennat. Laurent Fabius est un « nouvel acteur de l'adaptation », à comprendre, nouvel acteur du changement pour écrire « une page blanche vers une coopération active ». Selon Ahmet Davutoğlu, « l'UE a besoin d'une nouvelle injection de civilisation ».

Naviguer en eaux troubles

Cette association pourrait faire comprendre à l'UE le besoin de « changer sa politique de voisinage » et de mieux comprendre et accompagner le Printemps arabe.

A propos de la guerre civile en Syrie, il est vital pour l'UE d'avoir sa stratégie, une stratégie unie et unique qui mette tous les pays de l'UE d'accord afin d'enrayer le conflit le plus vite possible et d'éviter plus de massacres. Le « prospère, pacifique Moyen Orient qui a commencé en Tunisie » ne doit pas être perdu. Le Ministre a rappelé ses liens avec la Syrie (62 visites pour différents motifs) et sait qu'il faut changer le pays de l'intérieur et de façon durable. Les négociations au sein de l'ONU ont pris du temps. De nombreux immigrants arrivent en Turquie, fuyant la répression en Syrie et dévoilant la nécessité d'être « plus actifs et de continuer les efforts ». Le Ministre ne fait aucune différence entre les Syriens, mais l'opposition ne doit pas oublier toutefois d'inclure les minorités dans son mouvement.

Au sujet de l'UE, le Ministre a partagé quelques inquiétudes : « Quand je me lève, je regarde l'Ouest où est la crise, à quoi se rajoute la montée de la xénophobie comme en Grèce ». L'un des intervenants a aussi signalé la disparition de l'enseignement du français comme ciment entre les peuples. À l'Université de Galatasaray, l'anglais occupe une place de plus en plus dominante et les jeunes diplomates maîtrisent mieux cette langue que le français. L'apprentissage du français ne doit pas se perdre si l'on souhaite plus d'interactions culturelles entre la France et la Turquie.

* Candide Lounianguou Ntsika

UE + 1: et si l'Union Européenne s'inspirait de l'ASEAN?

La crise que traverse l'Union européenne (UE) nous amène à repenser la question de son élargissement et peut constituer l'occasion rêvée de franchir le pas du fédéralisme.

Qui s'oppose fermement à l'entrée de la Turquie dans l'UE? La question est souvent posée, mais la réponse n'est jamais clairement donnée. On peut cependant distinguer deux grandes tendances, deux « idéals types » regroupant la majorité des opposants à l'entrée de la Turquie. Le premier regroupe les mouvances nationalistes, conservatrices et xénophobes qui refusent catégoriquement l'entrée de la Turquie. Mais, il faut noter que les partisans de cette tendance sont aussi les principaux opposants à l'UE, jugée responsable de tous les maux touchant les sociétés européennes.

Les autres opposants à l'entrée de la Turquie sont issus de la tendance fédéraliste. Ils ne s'opposent pas à la Turquie en elle-même, mais à la dilution du projet politique

européen qui résulte des élargissements successifs. Ils se distinguent en cela des libéraux, qui envisageant l'UE comme une simple organisation intergouvernementale à seule vocation économique et voient d'un œil favorable son élargissement.

Le problème est bien là : quelle Europe veut-on ? Face à la crise actuelle, il semble que nous ayons besoin de « plus d'Europe » plutôt que d'une « Europe des marchands ». C'est-à-dire franchir le pas du fédéralisme européen, en mettant en place un budget commun, et mutualisant les dettes des pays de la zone euro et en instaurant un véritable gouvernement européen. Cette vision de l'Europe doit conduire à terme aux « Etats-Unis d'Europe » dont rêvait déjà Victor Hugo en 1849. Mais une telle Europe doit recueillir l'unanimité des pays qui la composent. A grande échelle, elle semble difficile à mettre en place. Un tel projet nécessite une forte homogénéité politique, économique et



culturelle. De plus, un fédéralisme ambitieux ne peut fonctionner que si les pays sont prêts à abandonner de nombreux pans de leur souveraineté. Il est fort probable qu'un pays tel que la Turquie ne partage pas cette vision d'une Europe fédérale et ne désire pas faire partie d'un « pays » Europe. Par bien des aspects, le projet fédéraliste est donc incompatible avec l'élargissement. Pour autant, la Turquie reste par son histoire, son économie et son modèle politique, très proche de l'UE et de ses valeurs.

Il s'agit donc de trouver une solution permettant de mener à bien le projet fédéraliste européen tout en associant la Turquie à l'UE. Cette solution pourrait venir d'une autre organisation régionale. L'UE, qui reste l'organisation régionale la plus aboutie jusqu'à ce jour, a inspiré d'autres organisations telles que le MERCOSUR sud-américain ou l'ASEAN d'Asie

du Sud-Est. Ces organisations ont aussi beaucoup évolué depuis leur création et se sont approfondies. Il est peut-être temps que l'UE s'inspire de ces organisations.

L'ASEAN, créée en 1967, regroupe 10 pays d'Asie du Sud-Est. Elle vise à rapprocher ces pays dans le domaine politique, économique et culturel. L'organisation est voisine de plusieurs grands pays tels que la Chine, le Japon ou l'Inde, avec qui elle partage un héritage culturel et des liens économiques. L'ASEAN et ces pays doivent aussi gérer ensemble des enjeux régionaux, qu'ils soient politiques ou écologiques. Cependant ces voisins gardent une identité spécifique, un poids mondial et une taille critique qui les rendent difficilement assimilables à l'organisation. Afin de créer une dynamique régionale sans pour autant étendre l'organisation à ces grands voisins, l'ASEAN a mis en place le partenariat ASEAN+3.

* Vincent Sacau

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourd'hui.laturquie.com

La politique Russe au Moyen-Orient

(Suite de la page 1)

Dans les relations internationales, il existe de nombreuses interdépendances. Des liens unissent des pays, des régimes et des processus entre eux. Il est vrai que ces deux pays jouent un rôle important dans la partie en cours en Syrie. La place de l'Iran n'est notamment pas à négliger, car le pays est un acteur majeur dans la région.

Son rôle et ses intérêts doivent être pris en considération, si l'on veut garantir la stabilité au Moyen-Orient. C'est pour cela qu'une solution à la crise syrienne ne pourra être trouvée que si tous les acteurs y participent. Nous avons donc plaidé pour que l'Iran soit invité à Genève, lors de la rencontre du « groupe d'action », censé regrouper ceux dont la voix « compte » dans la crise syrienne. Malheureusement d'autres pays n'ont pas souhaité que l'Iran participe à cette réunion.

Quelles solutions préconise votre pays pour résoudre la crise syrienne ?

La Russie ne soutient pas et ne soutiendra pas une intervention militaire pour entraîner un changement intérieur dans le pays. Nous ne souhaitons pas voir le scénario libyen se reproduire en Syrie. La Libye est-elle plus calme, plus prospère et plus démocratique après l'intervention étrangère ? J'en doute. Ce que l'on soutient pour résoudre la crise syrienne, c'est donc avant tout le droit international. Le respect du droit international ne pourra se faire que grâce au dialogue et au consensus. Cela passe par une cessation des hostilités et des violations des droits de l'homme des deux côtés. C'est ce qui a

été préconisé avec les mesures concrètes prises récemment à Genève par le « groupe d'action » dont le communiqué final est prometteur. Ce document est un appel conjoint au gouvernement et à l'opposition. Espérons que sa mise en pratique permette d'avancer vers la réalisation du plan Kofi Annan.

La Russie considère donc que la résolution de cette crise passe par l'ONU ?

Tout à fait, nous considérons que l'ONU est directement appelée à jouer un tel rôle et qu'elle possède les moyens de résoudre la crise syrienne. La Russie soutient pleinement Monsieur Kofi Annan dans ses activités. Cependant, on parle désormais de l'éventuelle adoption d'une nouvelle résolution au Conseil de sécurité. Certains veulent même utiliser le Chapitre VII de la Charte de l'ONU, qui prévoit des actions en cas de menaces contre la paix et d'actes d'agression. Nous considérons qu'avant de penser à de nouvelles résolutions plus « musclées », il s'agirait d'abord de s'assurer que les résolutions déjà prises – notamment la résolution 2043, qui établit une force des Nations Unies et lui donne mandat de surveiller la cessation des violences

– soient respectées et remplies par toutes les parties concernées – et pas seulement le gouvernement syrien que l'on tient parfois pour seul responsable de la crise. Il s'agit donc de pousser l'opposition elle aussi à s'abstenir de l'usage de la violence. Pour cela, ceux qui soutiennent l'opposition devraient, plutôt que de fournir des armes et des munitions aux opposants, les encourager à s'asseoir à la table des négociations.

La Turquie et la Russie n'ont pas les mêmes positions sur la crise syrienne. Cela a-t-il affecté les relations entre les deux pays ?

Nous considérons la position turque avec compréhension. La Turquie, qui partage une importante frontière commune avec la Syrie,

voit les conséquences de la crise dans ce pays se répercuter directement sur elle. Elle a dû faire face à l'afflux de milliers de réfugiés. Ces facteurs ont poussé la Turquie à prendre position dans la crise syrienne, ce qui est tout à fait compréhensible.

La Syrie, depuis la chute de Saddam Hussein reste le seul pays arabe dirigé par le parti laïque Baas. La Fédération du Russie, dont une partie de la population est musulmane, a-t-

elle à craindre l'émergence d'un islam politique au Moyen-Orient ?

Le Moyen-Orient a connu plusieurs décennies de nationalisme arabe, avec des figures telles que Nasser. Cependant cette époque semble révolue. L'idéologie nationaliste arabe, qui était encore structurante il y a quelques années a, peu à peu, été éclipsée par la montée en puissance de l'Islam politique. Nous nous devons de prendre en considération ces changements. Mais au fond, « l'étiquette » du parti n'est pas forcément très importante: une fois au pouvoir, les tenants d'un islam politique devons se plier à certaines règles. Ce qui est plus inquiétant, c'est le déficit de paix et de stabilité que le « Printemps arabe » a apporté dans la région proche-orientale et méditerranéenne. Cette région a en effet une importance primordiale du point de vue géopolitique. Si la région est déstabilisée, les conséquences se répercuteront très vite sur la Russie et l'Union Européenne. Il nous faut donc tous, plutôt que de jeter de l'huile sur le feu dans des conflits fratricides, contribuer à la stabilité régionale.

Une véritable Europe de la diplomatie pourrait-elle jouer un rôle stabilisateur dans la région ?

Comme on l'a vu durant la crise libyenne, l'Europe reste divisée quant aux solutions à apporter aux problèmes du Moyen-Orient. Pourtant, l'Europe est la première voisine de la région. Je crois profondément que l'Europe est en train de se former et de se formuler et qu'une fois unie elle pourra jouer son rôle pour la paix dans la région.

* Vincent Sacau



Alexey Erkhov



everfresh@everfresh.com.tr

Tel. 90 262 658 26 26

Le Parc Yasuni constitue une réserve naturelle de biodiversité: 596 espèces d'oiseaux y sont présentes, les 150 espèces d'amphibiens répertoriées à ce jour tout au long du Yasuni sont un record du monde pour une région de cette taille et il y a plus d'espèces de grenouilles et de crapauds dans ce parc que dans les États-Unis et le Canada réunis. Cette région est considérée comme "les poumons du monde".

De plus, la réserve est habitée par diverses communautés indigènes comme les Tagaeri, les Taromenane et les Onamenane. Le Projet Yasuni ITT, une responsabilité commune, se donne objectif de ne pas exploiter près de 850 millions de barils de pétrole situés dans le Parc Yasuni alors que le pétrole constitue environ 63,1% des exportations de ce pays. En échange, son gouvernement demande à la communauté internationale une contribution à la hauteur de 50% de la manne financière dont il pourrait disposer s'il exploitait ce pétrole.

EVERFRESH-AMANTI, le leader du fruit, supporte Yasuni.

Amanti, le fruit avec un coeur

Rejoignez nous dans cette lutte pour préserver l'oxygène du monde et protégeons ensemble l'avenir de nos enfants...



<http://mdtf.undp.org/yasuni>



Prof. Dr. Haydar Çakmak

Université de Gazi
Directeur du Département
des Relations Internationales

Les Egyptiens qui se grattent le nombril

Les 16 et 17 juin, 16 mois après la chute de Moubarak, le deuxième tour des élections présidentielles en Egypte a pris un tour particulier. A la chute du régime de Moubarak, dans beaucoup de pays orientaux et occidentaux, on a cru que la démocratie allait arriver en Egypte et que le principal groupe organisé du pays, l'association islamiste des Frères Musulmans, allait s'emparer du pouvoir. Pourtant, dans un numéro passé nous écrivions déjà : « Pour les États-Unis, Israël et les riches pays du Golfe pro-occidentaux, l'Egypte est très importante. Pour cette raison, ils ne laisseront pas la direction de l'Egypte au bon plaisir des Egyptiens ». L'Occident et les riches pays du Golfe que sont l'Arabie Saoudite, le Koweït, le Qatar, et des pays fortement liés à l'Occident comme la Jordanie et le Liban, ne laisseront pas l'Egypte à un gouvernement ultra religieux. Mais pour réduire la réaction du peuple, ils doivent les associer au pouvoir. S'il devenait impossible de les écarter du pouvoir, les Frères Musulmans pourraient être tolérables, mais sous contrôle.

Pourtant, le problème ne se limite pas à contenter les Occidentaux et Israël, le souhait de la population doit être pris

en compte. Depuis la chute de la royauté en 1952, les régimes d'Abdel Nasser, d'Anouar El Sadate et d'Hosni Moubarak ont vu se constituer une entité occidentale, laïque, moderne et républicaine. Cette dernière est composée d'académiciens, de bureaucrates, de journalistes, d'écrivains, de militaires, de commerçants et d'industriels. De plus, le phénomène des « Turcs qui se grattent le nombril », qui a permis à l'AKP d'accéder au pouvoir grâce au vote populaire, s'est également produit en Egypte. 40% de la population vit avec un revenu quotidien inférieur à un dollar. Il y a 81 millions d'habitants, dont 55 millions d'électeurs. 35% de ces électeurs, soit environ 20 millions de personnes, sont analphabètes. Mohamed Mursi, le candidat des Frères Musulmans pour qui ont voté ces vingt millions d'analphabètes, a en fait été élu président avec 52% des voix, soit beaucoup moins que ce que l'on attendait.

L'actuel régime militaire a fait un coup d'Etat sans le désigner comme tel et sans émettre de déclaration. Car ils ne veulent pas être gouvernés par les Frères Musulmans, jugés anachroniques. Ils ne peuvent pas envisager de mettre en danger les acquis contemporains et

la politique étrangère bien établie de l'Egypte ; par ailleurs, depuis les accords de Camp David passés en 1979 avec Israël, ils ne peuvent renoncer aux avantages et à l'aide militaire et économique reçue d'Israël et des Etats-Unis. Pour cette raison, le Conseil Militaire Suprême a endossé de nombreuses responsabilités : promulguer des lois, déclarer la guerre et diriger l'armée, conformément à la nouvelle constitution. Ainsi, Mursi a été élu pour une fonction présidentielle modeste et symbolique. D'ailleurs, dans l'association des Frères Musulmans, le nouveau président Mursi était surnommé le « pneu de secours », les vrais chefs islamiques étant aux postes d'observation. C'est pour cette raison qu'il n'y a eu aucun problème de partage de pouvoir.

Le 14 juin, afin de dissoudre le Parlement, le nouveau Président de la République a prêté serment devant le Haut Conseil Militaire. Pour protester contre l'érosion des pouvoirs présidentiels, les Frères Musulmans, qui ont rassemblé leurs partisans sur la place Tahrir, n'avaient plus derrière eux, cette fois, ni les Etats-Unis, ni Israël, ni les pays arabes du Golfe.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuiturquie.com



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Les plans d'austérité en question

Pour lutter contre la crise, François Hollande a opté pour la démocratie sociale. Dans ce cadre, une « Grande conférence sociale » a été organisée afin d'établir un échange entre l'État et les partenaires sociaux. Plus qu'un résultat concret et immédiat, le but a été d'associer ces derniers à la mise en place des réformes à faire. Seulement, le compromis recherché par François Hollande ne sera pas facile.

De son côté, le nouveau gouvernement sait qu'il doit agir rapidement afin de diminuer le chômage ainsi que les inégalités, mais le nécessaire désendettement l'oblige à la rigueur et diminue très sensiblement ses marges de manœuvre. Et même si le terme d'« austérité » est soigneusement évité, sa réalité n'en demeure pas moins. C'est ce que souligne le quotidien *Le Figaro*, le 16 juillet, en titrant : « ISF, successions, heures supplémentaires, les impôts c'est maintenant ».

Ainsi, les réductions budgétaires et l'augmentation des impôts sont à l'ordre du jour, même si les taxations ne concernent pour le moment que les plus riches. Une augmentation de la TVA et de la CSG n'est pour l'instant pas envisagée. Pour Jacques Attali, « il faudrait en particulier, et le plus tôt serait le mieux, augmenter tant la CSG que la TVA ». Selon ce dernier, « les plus riches et les entreprises sont les plus mobiles et donc mieux placés pour partir ... si on prétend leur faire payer une part excessive du désendettement du pays on perdra alors leur contribution à l'impôt et les emplois qu'ils animent ».

La France est donc sur le point de rejoindre petit à petit les pays de la zone euro qui adoptent des cures d'austérité afin d'assainir leurs finances publiques. Mais force est de constater que la plupart des plans, souvent brutaux et mal préparés, risquent d'entraîner l'effet inverse, autrement dit une récession faute d'une croissance insuffisante. C'est ce qu'encourt l'Espagne avec son dernier plan de rigueur, voté sous la pression des marchés et de l'UE et qui vise une économie de 65 milliards d'euro en deux ans. Le gouvernement espagnol va jusqu'à geler les investissements dans les infrastructures et réduit les dépenses dans la recherche et le développement, là où justement il devrait les augmenter massivement pour sortir de la crise.

François Hollande saura-t-il mener un plan de rigueur efficace ?



Eren Paykal

Le président Yalçıntaş à la francophonie économique

Le Président de la Chambre de Commerce d'Istanbul, le docteur Murat Yalçıntaş, a été invité à la 2^e Rencontre internationale de la francophonie économique, réalisée au sein du premier Forum mondial de la francophonie. Ces importants événements de la communauté francophone et francophile ont eu lieu à Québec, capitale de la province canadienne du même nom entre les 2 et 6 Juillet 2012. Le président Murat Yalçıntaş s'est adressé par deux fois aux participants, estimés à plus d'un millier et issus de plus d'une centaine de pays. Les deux manifestations ont été inaugurées par le Premier Ministre canadien Stephen Harper, le Premier ministre québécois Jean Charest et le Secrétaire général de l'Organisation internationale de la francophonie, Abdou Diouf. Stephen Harper a été quelques fois chahuté par l'audience lorsqu'il s'exprimait en anglais. À noter que la ville de Québec accueillait ces journées francophones dans un contexte social de graves contestations estudiantines contre le gouvernement local.

Murat Yalçıntaş, représentant la Turquie – pays non francophone mais invité – s'est exprimé lors de la plénière d'introduction de la RIFE 2012. Lors de ce discours, il a insisté sur la nécessité de créer une entité économique spécifique au sein de la francophonie. Selon lui, la francophonie a des atouts qui peuvent

se transformer en avantages économiques. De plus, il a affirmé qu'avec l'actuelle crise d'ordre mondial, les organisations internationales et régionales à vocation commerciale et économique gagnaient en importance stratégique. Leurs rôles deviennent essentiels. De ce fait, il lui semble que la francophonie, elle aussi, doit s'adapter et devrait



fonder une association économique et commerciale en son sein. Cette institutionnalisation permettrait la mise en place de la nouvelle vision économique de la francophonie : une économie réalisée grâce à tous les responsables de l'économie, autant publics que privés. De même, cette réalisation permettrait à la francophonie d'avoir une présence plus dense sur la scène internationale. Ce travail renforcerait aussi les activités du prochain Sommet de la francophonie qui aura lieu à Kinshasa en octobre 2012 et ayant pour thème : « Francophonie, enjeux environnementaux

et économiques face à la gouvernance mondiale ».

Le président Murat Yalçıntaş s'est également exprimé lors d'une ronde « La libre circulation des gens d'affaires : comment améliorer les mobilités ? » Il a insisté sur l'importance de faciliter l'obtention de visas pour les hommes d'affaires en s'appuyant sur ses expériences en tant que Président de la Chambre de Commerce d'Istanbul. Il a précisé que les autorités devraient être convaincues que la libéralisation de la circulation des hommes d'affaires avait une importance primordiale dans le bon déroulement du commerce. Il leur a donc recommandé d'œuvrer dans cette direction.

La RIFE 2012 a, selon ses organisateurs, été une réussite. Après les pourparlers et les interventions, six recommandations ont été adoptées pour être présentées au prochain Sommet de la francophonie. Parmi les retenues figurent les deux sujets proposés par Murat Yalçıntaş :

- Instituer des mécanismes favorisant la mobilité des gens d'affaires (émission de permis de circulation d'affaires et de visas).

- Instituer un dispositif international pour animer et faciliter les contacts d'affaires, mettant à contribution les acteurs locaux et régionaux, tant publics que privés.



Dr. Hüseyin Latif

Directeur
de la publication

Histoires d'été

Le bien-être des vaches

C'était un matin, la semaine où je me trouvais à Paris, à l'IFRI, pour écouter Ahmet Davutoğlu, Ministre des Affaires étrangères ; l'heure n'était pas très matinale. Ignorant la chaleur de la veille, un vent frais et léger, peut-être précurseur d'un après-midi plus chaud, soufflait sur le boulevard où est située ma résidence parisienne. J'avais rendez-vous chez mon dentiste. Tout se déroulait comme je le voulais, hormis le tableau d'un clochard qui m'avait dérangé quand je passais devant le bureau de poste, s'était installé comme chez lui dans la rue aux heures tardives et était couché comme mort à même le sol. Le trafic qui, au changement de feu de signalisation, s'arrêtait ou se remettait tout à coup en marche.

En mangeant les croissants chauds et tendres de chez Damiani, je pensais au café au lait que j'allais boire... quand après avoir terminé mon croissant, deux jeunes femmes parlant turc sont venues s'asseoir à côté de moi. L'une d'elle dit qu'elle voulait boire et manger la même chose que moi. Nous avons aussitôt commencé à converser. L'une des deux jeunes femmes, qui venait de Suisse, venait de terminer des études de conseiller financier en Suisse, et allait y retourner en septembre pour travailler dans une société d'audit internationale. L'autre était son invitée, une enseignante venant d'Ankara. L'enseignante d'Ankara dit avec tristesse : « En Suisse, j'ai ressenti en moi la quiétude des vaches : les endroits et les heures où le TGV va ralentir, les heures de décollage et d'atterrissage des avions sont réglées en fonction du bien-être des vaches. L'on observe ainsi un changement dans la production de lait ». Cette tristesse, à vous maintenant d'y penser.

Le Jardin de Richi



Le village de vacances de Müskebi, où je passe chaque année mes vacances d'été, semblait avoir perdu sa gaieté habituelle. Sur le court de tennis, chaque matin, je regardais de loin Mehmet Kocadon. C'est un homme qui aime le sport, un monsieur tranquille. Hormis un ou deux propos tenus, nous n'avons pas fait connaissance. Tout ce que je sais, je le tiens des journaux, et de ce que m'ont raconté les chauffeurs de minibus et les commerçants. « Le maire n'est pas quelqu'un qui s'abaisse pour de l'ar-

gent : c'est un bénévole de Bodrum ! » disent-ils en me montrant les affiches « Nous voulons notre maire » placardées dans tout Bodrum. Il semble que cet actif Maire de Bodrum passera cet été en détention, en prison. Et pourtant, garder en prison un élu du peuple sans l'avoir condamné, n'est pas une pratique d'usage dans les pays développés européens. Les procureurs peuvent rechercher les délits et les coupables ; mais pour déclarer coupable sans procès ou emprisonner quelqu'un des mois, des années comme s'il était coupable, il faudrait pour cela avoir commis un crime mortel. Comme j'en ai déjà parlé dans mes précédents articles, des personnes comme des députés, des journalistes ou des avocats dont la culpabilité n'a pas été établie par décision judiciaire, doivent rester en liberté sous caution pendant toute la durée de la procédure. Pour autant que je sache, tous veulent être jugés, mais ils veulent aussi comparaître libres. Il s'agit là d'un problème humain.

Venons-en au Jardin de Richi. Cette année, une nouveauté encore m'a sauté aux yeux. Immédiatement sur le côté droit à l'entrée, à côté des courts de tennis, il y avait un terrain vide et inutilisé de 300-400 mètres carrés. Il avait attiré mon attention le premier jour où je suis venu. On y a planté des poivrons, des tomates, des concombres, des melons, des pastèques et un peu de maïs. Les aubergines y sont si bonnes que les gens viennent les manger toutes crues. Et ce parfum... C'est là que les gens ressentent à quel point manger des légumes leur manque.

C'est un couple, madame Zahide et son mari monsieur Nedret, qui sont responsables de ce jardin. Ils ont été chargés de ce travail à la demande du jeune manager de Müskebi, Richi Özatacan, et à présent, 70 pour cent des besoins en légumes du village de vacances de Müskebi sont rencontrés par la production organique. Aucun élément non naturel n'entre dans ce jardin. Ni insecticide, ni hormone, ni engrais chimique... Ils utilisent de l'engrais de chèvre. Toutes les graines proviennent de la région, tout est du pays. Dans une petite serre bâtie dans un coin du jardin, on fait lever ces graines. Ensuite, on les plante en plein air. Ils m'ont rempli une caisse de légumes pour l'apporter à Istanbul. En un instant, ma chambre a été remplie des odeurs de fruits et de légumes du marché du Samedi de mon enfance.

Ce qu'il reste du monde de Shams de Tabriz⁽¹⁾ de nos jours

En juillet 2009, je tenais en main un livre dont la couverture rose attirait l'attention de tous et, me permettait de mesurer la réaction des personnes que je rencontrais dans toutes les réunions auxquelles je participais. Comment un homme peut-il donc se

présenter en public avec un livre intitulé « *Amour* », comportant le dessin d'un cœur sur sa couverture de couleur rose ?

C'est un livre que vous avez dû lire en été 2009.

Dans mon esprit, d'un côté, la crise et les dirigeants, les dirigeants et la crise ; de l'autre, Shams de Tabriz et Mevlana Djalal-ud-Din- Roumi.

Dans « *L'Amour* » d'Elif Şafak, voyez comment apparaît le monde de Roumi : « Désormais, le "nefs" (l'ego, l'essence de soi) n'est plus comme avant, il a complètement changé. C'est pourquoi on l'appelle le "nefs satisfait". Désormais, l'individu a une conscience bien supérieure, l'œil est satisfait, le cœur plus large. Il n'a plus les soucis de l'argent, de la renommée, de la fortune, du pouvoir. Il s'entend bien avec les autres et il est en paix, non seulement lorsqu'il fait la prière du "namaz" sur son petit tapis, mais en permanence.

Il est en prière continue. Il évite de briser les cœurs, il se garde d'usurper le bien des autres, pardonne les défauts de son prochain et va même jusqu'à les cacher. Il confie ses biens et ses avoirs au propriétaire de tout bien qu'est Dieu. »⁽²⁾

Selon la croyance soufie, c'est l'essence d'un monde imaginaire nécessaire pour l'homme moyen, qui en est à l'étape du "nefs-i Mutmaine". C'est ainsi que l'on pensait, en 1247. Le livre de Mevlana nous propose ensuite trois étapes pour atteindre la perfection. Ceux qui s'y intéressent peuvent le lire.

Dans le livre d'Elif Şafak, je trouve que la triste fin, à la déception du lecteur, de Shams de Tabriz, ressemble à la mort de Sudeen, le héros de mon dernier livre⁽³⁾. Tous deux suivent une même voie instinctive, inéluctable, qui les conduit à la mort...

Certains appellent cela la chance, d'autres le destin. Pourquoi donc répéter tout ce que j'ai déjà écrit en juillet 2009 ?

Le 10 juillet 2012, au Palais de France, S.E. Monsieur Laurent Bili, Ambassadeur de France, a remis la médaille de Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres à madame l'écrivaine Elif Şafak. Lors de la cérémonie à laquelle participait Hervé Magro, Consul Général de France, Laurent Bili a, dans son discours, salué « l'engagement intellectuel en faveur de la liberté d'opinion et la contribution au dialogue interculturel et aux droits de l'homme » de l'écrivaine turque.

J'eus l'occasion de m'entretenir avec Madame Şafak. Ce fut une bien belle soirée.

(1) Shams ed Din Tabrizi, Chamseddine Tabrizi ou Shams-e Tabrizi, mystique soufi iranien né à Tabriz, mort en 1248.

(2) Elif Şafak, *Aşk, Doğan Kitap*, 2009, s. 211.

(3) Hüseyin Latif, *Istanbul Düşerken, Bizimavrupa yayınları*, 2009.



Ozan Akyürek

Avocat au
Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

La Question Prioritaire de Constitutionnalité, nouvelle arme des justiciables

Depuis la loi organique - n°2009-1523 du 10 décembre 2009 relative à l'application de l'article 61-1 de la Constitution publiée au *Journal Officiel* le 11 décembre 2009 - tout justiciable français dispose, désormais, de la possibilité de contester la constitutionnalité d'une disposition législative lors d'une instance en cours devant une juridiction.

Cette contestation ne pourra se faire que si ce même justiciable considère que le texte applicable à la procédure civile, pénale ou administrative, porte atteinte aux droits et libertés constitutionnels.

Ainsi, les normes pouvant être contestées sont extrêmement vastes et touchent tous les aspects du droit. Les justiciables peuvent, par exemple, invoquer des principes tels que la liberté de religion ou le droit au respect de la vie privée.

Plus communément appelée la « QPC », cette dernière, peut donc être soulevée aussi bien lorsque le justiciable est en demande ou en défense et ce, devant toutes les juridictions, à l'exception de la Cour d'assises.

Cette question devra être consignée dans un document écrit. En outre, elle devra présenter trois critères, à savoir que la question doit être nouvelle, sérieuse et applicable au litige dont il est question.

La « QPC » passera ensuite par le filtre de la Cour de cassation ou du Conseil d'Etat (selon le cas) avant la saisine du Conseil constitutionnel, ce dernier devant trancher dans un délai de trois mois.

On se souvient tous de la « QPC » transmise le 8 mars 2011 à la Cour de cassation par le Tribunal correctionnel de Paris dans l'affaire « Chirac » ce qui a eu pour effet de geler le procès.

A noter toutefois que toutes les QPC ne terminent pas sur le bureau du Conseil constitutionnel. Sur les 2000 QPC posées, seules 154 ont été soumises au Conseil constitutionnel.

Avec cette nouvelle arme à la disposition des justiciables français, peut-on vraiment considérer qu'il s'agit là d'un progrès pour la démocratie française ?

La réponse est certainement positive même si, dans le même temps, il serait pertinent de souligner que nos amis américains recourent fréquemment à cette exception d'inconstitutionnalité depuis plus de deux cents ans.



Vitis Vinifera

Ayhan Cöner

ayhan.coner@ritz.edu

Le Festival de Wag

Dans les récits mythologiques, le vin est la principale boisson que l'on boit pour séculariser l'immortalité. Pour recourir à l'aide divine et bâtir des ponts entre la vie en ce monde et l'au-delà. L'un des plus anciens festivals où l'on servait le vin est sans doute le « Festival de Wag » de l'Égypte ancienne.

Le Festival de Wag était organisé le 17^{ème} jour du premier mois de chaque année. Comme le 20 juillet était, selon l'ancien calendrier égyptien, le dernier jour de l'année, le Festival Wag se fêtait le 8 août. Wag, qui était l'une des célébrations religieuses les plus importantes, coïncidait avec le jour précédant celui où Sirius, qui est l'étoile la plus brillante du ciel nocturne, réapparaissait dans le ciel après avoir disparu pendant 70 jours. En plus de cet heureux événement du milieu de l'été, il y avait sans nul doute un autre événement plus important encore : la fertilisation des étroites rives du delta du Nil, grâce aux crues annuelles du fleuve ! Les festivités se déroulaient à Abydos, considéré comme le centre religieux voué au dieu Osiris, et où était enterré, avec plus de 4000 litres de vin, le roi Scorpion Ier de la période de la Dynastie 0 (par convention, la dynastie 0 désigne la période précé-

dant la première dynastie égyptienne). La régénérescence des vignobles dans le delta du Nil et dans le reste de l'Égypte, était l'un des facteurs-clés qui sous-tendaient les rituels du Festival de Wag. Ainsi, pendant les crues du Nil, lors du banquet organisé en l'honneur du dieu Osiris - le dieu du vin - on organisait pendant trois jours autour de sa tombe un rituel orgiaque afin d'accroître sa fertilité. Tout comme les vignes plongées dans le sommeil, Osiris est tué par son frère Seth. Son épouse et sœur Isis en rassemblant les 14 morceaux éparpillés du corps d'Osiris, le ressuscitent pour donner un père à son fils Horus. Horus venge son père Osiris en tuant Seth, et devient Pharaon, représentant vivant d'Osiris. La résurrection d'Osiris, tout comme celle de Dionysos dans la Grèce antique, est représentée par les vignes. Il n'a toujours pas été élucidé le lien du vin avec le sang à propos des vins égyptiens. Quand le sang coulait, on pensait que la vie s'équilibrait. Shesmu était le dieu du vin rouge responsable du serrage des raisins, exécuter les opposants au Pharaon était également de son ressort. Au chapitre 63.3 de l'Ancien Testament, Isaïe décrit la pression des raisins dans la fosse de manière allégorique.

Exactement un jour après le Festival de Wag, dans la région de Dendérah, on fêtait « l'ivresse de Hathor ». Sous l'aspect d'une lionne, la déesse Hathor est envoyée sur terre par le grand dieu Ra afin de punir l'humanité de sa rébellion. Mais Ra renonce ensuite à cette cruelle décision et change la fonction d'Hathor. Hathor boit les eaux rougies du Nil après les crues « bière rouge ». Elle en devient ivre, oublie la première tâche qui lui avait été assignée et pense qu'elle a réussi son travail. Ainsi, ce festival qui représente le salut de l'humanité, pour transformer Hathor de lionne agressive en un chat plus docile, on offre du vin, on danse, on fait des célébrations. Alors que cela se déroulait en Égypte dans la période prédynastique, depuis un mois, nous assistons à des inondations dans différents points de l'hémisphère nord, et en même temps, à des flots de sang perpétuels en Mésopotamie. On dit que l'histoire est un perpétuel recommencement. Je ne puis demander de réitérer la mythologie au mois d'août. Je ne puis que souhaiter que cet été et les étés suivants s'écoulent en maints festivals célébrant l'amour de l'humanité, la bonté et la prospérité.

L'œuvre majeure d'Ahmet Hamdi Tanpınar traduite en français

Le Centre National du Livre s'est révélé être un acteur éminent des relations franco-turques en organisant un échange de traducteurs entre les deux pays. Le jeudi 12 juillet, Timour Muhidine, et Jean-Claude Perrier, discutaient de l'œuvre la plus consécutive de Ahmet Hamdi Tanpınar, *Histoire de la littérature turque au XIX^{ème} siècle*, traduite pour la 1^{ère} fois en français. Une véritable découverte.

Les romans d'Ahmet Hamdi Tanpınar ont été traduits en langue française pour la 1^{ère} fois en 2006 et 2007, chez Actes Sud. Il est assez surprenant de savoir que si Tanpınar est aussi important de nos jours en Turquie, il a été éclipsé dans le pays avant de redevenir une référence à partir des années 1990, au moment où une nouvelle vision de la littérature turque s'est construite. Son œuvre, *Histoire de la littérature turque au XIX^{ème} siècle*, volumineuse de 900 pages, retrace la littérature turque « moderne », à ne pas confondre avec contemporaine, puisque datant du XIX^{ème}, jusqu'à 1913. L'ouvrage a été traduit par des efforts conjoints entre la Turquie et la France. Qu'expose Tanpınar dans cette œuvre qui a les apparences d'une anthologie ? « Un sujet peu passionnant pour les Français » répond Timour Muhidine, médiateur du projet, faisant rire l'assistance. En vérité, l'anthologie est une pierre angulaire car elle définit, en Turquie-même, à travers toutes les nuances, ce qu'est la littérature turque. Si la littérature turque est peu connue en France, l'œuvre de Tanpınar permet d'aller plus loin, même s'il « occulte la naissance de l'édition » pour Timour Muhidine. L'œuvre est technique, c'est « un livre de professeur de littérature » : en 1939, à l'occasion du centenaire des Tanzimat, Tanpınar est le 1^{er} professeur de turc moderne, faisant cours alors sur la littérature du XIX^{ème} siècle. Le livre a « des éclairs brillants, comme toujours chez Tanpınar » mais est aussi « inachevé », la 2^{ème} partie entre les années 1830 et 1876 manquant.

* Candide Louniangu Ntsika

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuilaturquie.com

Festival de Jazz d'Istanbul : la musique dans tous ses états

La 19^{ème} édition du festival de Jazz, plus qu'un témoin du constant succès de la fondation IKSU, est certainement l'une de ses plus belles réalisations. Du 3 au 19 juillet dernier, 23 concerts et tout autant de têtes d'affiche se sont succédées à un rythme effréné.

Lundi 9 juillet, Antony Hegarty, chanteur prodige du groupe folk psychédélique Antony and the Johnsons se présente sur la scène du Théâtre en plein air Cemil Topuzlu. Accompagné de 39 musiciens de l'Orchestre philharmonique d'Istanbul, il entonne sa première chanson de sa voix transcendante. Le public commence à frémir. Cette chanson leur est familière. Il s'agit de *Vurulduk Ey Halkım, Unutma Bizi* de Selda Bağcan ! Le journaliste Alper Bahçekapılı révèle dans le quotidien *Sabah* l'origine de ce vibrant hommage. Il y a deux ans, Antony Hegarty entend la chanson de Selda Bağcan dans un café à New York. L'émotion dans la voix de la chanteuse le fait pleurer instantanément. Il tombe sous le charme de sa voix dont il dira qu'elle le bouleverse. De là naît l'intérêt du chanteur britannique pour la chanteuse turque, son rock psychédélique mais également son engagement politique. À la

suite de recherches, il apprend que *Vurulduk Ey Halkım, Unutma Bizi* est le titre de l'un des ouvrages d'Uğur Mumcu. Ce journaliste d'investigation est assassiné en 1993 suite à l'explosion d'une bombe dans sa voiture. Cet événement tragique reste l'un des attentats les plus controversés en Turquie, l'auteur du crime n'ayant jamais été retrouvé.

Antony Hegarty a vu juste. Sans en comprendre les paroles, il a ressenti la douleur qui émane de la chanson de Selda Bağcan. Avec la reprise *a cappella* de *Vurulduk Ey Halkım, Unutma Bizi*, le chanteur transperce le cœur de l'auditoire. Cette décharge émotionnelle confère à cet instant un bel exemple de symbiose entre un artiste et son public. On ne pouvait souhaiter une plus belle ouverture.

Au-delà du jazz

Sans surprise, les organisateurs de la 19^{ème} édition du festival IKSU ont mis à l'honneur la musique jazz dans toutes ses variations. Cependant, à l'image du festival de jazz de Montreux de nombreux autres styles de musique ont été dignement représentés : rock and roll, soul, reggae, folk, hip hop ... Pelin Opcin, directrice du festival de jazz, indique que le comité d'organisation « recherche à chaque édition une programmation reflétant l'âme du festival tout en ne se limitant pas à la musique jazz ». Pourtant, cette recherche d'une programmation éclectique « n'était plus suffisante pour



Antony and the Johnsons

cette année, annonce-t-elle, il faut dorénavant souligner la contribution d'IKSU à la vie culturelle et artistique d'Istanbul ». Les organisateurs ont particulièrement insisté sur la réalisation de « programmes communs » donnant lieu à de fructueuses collaborations musicales entre différents artistes. L'ouverture du festival avec *The Istanbul Project* en a été l'une des illustrations les plus saillantes. Sous la houlette de Marcus Miller, musicien de jazz à la renommée internationale, cette « première » a réuni quelques-uns des musiciens turcs les plus talentueux : le joueur de clarinette Hüsnü Şenlendirici, les percussionnistes Burhan Öçal et Okay Temiz, le joueur de trompette Imer Demirer et le guitariste virtuose Bilal Karaman. Cette rencontre musicale a donné le ton du festival. La qualité de la programmation et son enchaînement, la sélection des lieux de spectacles et l'organisation irréprochable de l'événement ne sont pas étrangers à cette réussite. Pour l'ambiance, il ne manquait plus qu'un public de qualité. Le temps du festival, les artistes ont abattu la cloison, si souvent rigide, entre la scène et l'auditoire. Des instants précieux où l'interaction entre le public et les artistes apporte une dimension telle que le concert en devient inoubliable.

* Alexianne Lamy



Sharon Jones

Après Rome et Milan,
Pegasus desservira la ville
de Bologne



Burhan Doğançay et Şevket Sönmez, regards croisés sur la scène artistique turque

L'exposition « Fifty Years of Urban Walls » de Burhan Doğançay a été l'occasion pour Aujourd'hui la Turquie de s'interroger sur la scène artistique turque. Qu'en pensent les premiers concernés, les artistes ? Burhan Doğançay et Şevket Sönmez se sont prêtés au jeu et nous livre leurs impressions.

Şevket Sönmez, de l'artiste à la scène artistique turque



La scène artistique turque n'a rien à envier à celle des autres capitales européennes. Dynamique et polyvalente, elle est devenue un eldorado pour nombre d'artistes issus d'une vieille Europe en quête d'inspiration. On les comprend.

Une ballade dans le quartier de Beyoğlu suffira à convaincre les plus sceptiques d'entre nous. Une flânerie dans ses rues permet, à elle seule, de prendre le pouls de la création artistique stambouliote.

Les maisons en bois et en vieilles pierres y côtoient harmonieusement celles datant des années 60-70, aux couleurs pastelées. Empreintes d'histoire(s), elles n'en demeurent pas moins définitivement orientées vers une modernité engagée et optimiste faisant souvent défaut ailleurs. Cette modernité est le résultat d'une rencontre fructueuse d'influences variées qui ont façonné, des siècles durant, une population résolument composite. Car si l'art et la création se retrouvent aux quatre coins du monde, ils ont trouvé dans la ville turque l'une de leurs plus belles expressions. Dans les rues de Beyoğlu, les générations se mélangent dans une symbiose étonnante, entre les retombées d'une frénésie urbaine de la vivante place Taksim et la douceur nonchalante d'une journée d'été dans une ruelle de quartier. Enivrantes, les rues Baş Ağa Çeşmesi, Turnacıbaşı et Ağa Hamamı offrent, aux regards inquisiteurs et amateurs de détails, les plus beaux exemples de réalisations d'art urbain. Bien qu'ils semblent, de prime abord, d'un intérêt et d'une qualité comparable au street art berlinois, new-yorkais, barcelonais ou parisien, force est de constater qu'il s'en différencie par un je ne sais quoi, une liberté de réalisation et de composition tant prégnante qu'indescriptible. Le porche d'une maison attirera particulièrement le regard des curieux.

Graffitis, pochoirs, collages et peintures aux couleurs chatoyantes ornent la

porte du numéro 35. Il faut y voir une invitation. Celle de Şevket Sönmez dont l'atelier est au dernier étage.

A l'image de l'artiste, l'atelier est polyvalent. Chaleureux, coloré et terriblement envoutant. D'emblée, Şevket Sönmez, à la chemisette aux motifs hawaïens et à la trentaine rayonnante, dénote par une attitude empreinte de maturité intellectuelle et de recul sur son œuvre. Son enfance est marquée par diverses migrations. Né en 1978 à Plovdiv (Bulgarie), sa famille, d'origine turque, immigré peu de temps après en Sibérie (Russie). Elle y restera jusqu'en 1987, date de son retour en

Bulgarie. Cependant, la politique assimilationniste entreprise par le gouvernement bulgare, particulièrement sévère envers la communauté turque, l'amènera à immigrer une nouvelle fois en 1989 pour la Turquie.

Devenue son pays de résidence, il a par la suite effectué sa formation artistique à la prestigieuse faculté de peinture de l'Université des Beaux-arts Mimar Sinan. Bénéficiant très jeune d'une reconnaissance pour son travail artistique, ses peintures ont pu être admirées à Istanbul, Plovdiv, Paris, la Havane et plus récemment à Lisbonne. La capitale portugaise était l'hôte de sa dernière exposition, *Penso ma existo, I think but I exist*, qui s'est achevée le 3 juillet dernier. Ces différentes expositions proposent des œuvres engagées inspirées de souvenirs d'enfances, de voyages et d'imaginaires. Elles sont autant de lectures d'un passé gorgé d'une grande Histoire que des réminiscences d'expériences individuelles, hâtivement qualifiées de « quotidiennes ». Les œuvres de Şevket Sönmez posent la question de notre relation au passé. Elles interrogent le rapport entre le grand et l'infime, l'officiel et l'intime, via un mélange et une reconversion tant subtile que régulière de sujets et de matières.

Quelle est votre opinion sur la scène artistique turque ?

Istanbul est devenu un pôle très à la mode pour l'art. J'ai rencontré à l'étranger, des jeunes artistes qui souhaitaient s'installer à Istanbul ! Les artistes ont l'habitude de se réinventer. Il y a des processus de gentrification partout dans le monde.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com

Burhan Doğançay, un demi-siècle de murs urbains



Comment appréhender les changements sociaux, culturels et politiques de la culture urbaine et contemporaine de nos sociétés ? À cette question, Burhan Doğançay y répond par l'étude des murs urbains. Ils sont « le reflet de la société », a coutume de dire l'artiste. Surfaces virginales à la fonction stratégique, ils se transforment à l'épreuve du temps et de l'homme. Posters, graffitis, slogans, ils deviennent les espaces de l'expression humaine par excellence. Références humoristiques, sexuelles, politiques ou purement artistiques, les murs proposent, à celui qui s'attarde à en explorer les recoins, les marques de l'air du temps. L'engouement de Burhan Doğançay pour cette culture urbaine a débuté dans les années 1960 à New York où il poursuivait une carrière diplomatique prestigieuse. Supplantant Paris dans le rôle de capitale mondiale de l'art, les murs de la ville lui ont inspiré ses premiers travaux. Pris de passion pour ces supports, il entreprendra dans les années

1970 une véritable odyssée. Parallèlement à une carrière de photographe, Burhan Doğançay part à la découverte des murs urbains aux quatre coins de la planète. Un demi-siècle plus tard et avec la visite de plus d'une centaine de pays à son actif, il porte en lui la mémoire des transformations de la culture urbaine. Ses œuvres en sont les témoins les plus saisissants.

« Wall art », de l'observation à la création

Le processus créatif en amont chez Burhan Doğançay se rapproche d'une étude anthropologique. Il observe, ren-

contre et essaye de comprendre les significations qui émanent des murs. Au journal de terrain, il préfère la photographie. Tels les matériaux empiriques du scientifique, ses clichés rendent

acte d'une rencontre entre l'homme, la société et le temps. Ses archives mêlées aux souvenirs des sens sont les fondations de son travail artistique. Couleurs, surfaces et marques diverses et variées, rien n'échappe au regard méthodique de l'artiste dans sa quête. Car, Burhan Doğançay recrée les murs. Ses œuvres sont autant de lectures historiques que d'analyses de l'empreinte de la civilisation. Burhan Doğançay prévient, son art doit être analysé comme « une sorte d'ADN social ou la trace d'une conscience universelle ».

* Alexianne Lamy

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com



L'exposition « Fifty years of Urban Walls », les murs de Burhan Doğançay



Le musée Istanbul Modern, propose jusqu'au 23 septembre une rétrospective de l'œuvre de Burhan Doğançay. Artiste plasticien polyvalent, il est l'un des maîtres incontestés de l'art contemporain turc. L'exposition « Fifty years of Urban Walls » présente une sélection des plus belles interprétations de son thème de prédilection, les murs urbains.

Lorsque le musée Istanbul Modern annonce consacrer sa période estivale à une rétrospective de l'œuvre de Burhan Doğançay, les attentes suscitées auprès du public feraient frémir plus d'un commissaire d'exposition. Néanmoins, Levent Çalikoğlu a relevé le défi et tous s'accordent sur la réussite du projet. L'exposition propose une sélection savamment agencée de 120 interprétations de murs urbains. Avis aux initiés et à tous les curieux, « Fifty years of Urban Walls » de Burhan Doğançay, plus qu'un must, est la visite incontournable de cet été.



**BİR ERKEK
BİR KADIN**

'Bir Erkek, Bir Kadın', la série qui révolutionne le paysage audiovisuel turc

La série télévisée française 'Un Gars, une fille', et son incroyable succès hexagonal aurait tendance à faire oublier que la matrice de la série est canadienne. La Turquie aussi a succombé au phénomène. Des millions d'aficionados de Zeynep et Özan sont ravis à leur écran tous les vendredis soir. Alors que la fièvre 'Bir Erkek, Bir Kadın' s'est emparée du pays, découvrons, en compagnie de la productrice et réalisatrice Müge Turalı, comment ce phénomène audiovisuel est parvenu sur les rives du Bosphore et ce qu'il révèle des relations de couple en Turquie.

Une série portée par une femme

Cette parodie du couple contemporain doit sa réussite exceptionnelle à un ton ultra-réaliste et un travail d'adaptation culturelle qui rend possible une forte identification du spectateur. Si les sketches grinçants flirtent parfois avec la caricature, le réalisme du quotidien l'emporte malgré tout et fournit un outil de décryptage de la société turque et des relations romantiques qui y évoluent. Il n'est donc pas anodin de relever que l'idée d'exporter le concept a germé dans la tête d'une femme - celle de la réalisatrice Müge Turalı, qui a enfanté le projet après un coup de foudre pour la version française de la série. A ses yeux, Chouchou et Loulou remportent allègrement la palme de la meilleure adaptation du concept. Preuve en est : après plus de quatre ans de vie commune cathodique, leur succès ne s'est jamais démenti.

Müge confie avoir souhaité le succès dès le départ. Cette intuition a nourri sa détermination : il a fallu convaincre les chaînes de télévision initialement sceptiques et vaincre les préjugés. 25 ans passés derrière les caméras des plateaux TV, ça vous forge une femme ! La productrice a également pris en main la supervision du casting ; elle a choisi son 'Loulou' en ayant à l'esprit le jeu naturel de Jean Dujardin. Elle tenait à recruter un acteur qui ne soit pas dans la caricature. « Emre (Karayel) avait ce naturel, un grand capital sympathie, la décision a donc été vite prise ». Il aura, par contre, fallu près de deux ans à cette adepte du casting à l'américaine pour dénicher la perle rare féminine. Demet Evgar, sa Zeynep, est changeante, « incarne 100 femmes différentes ». Infatigable, la productrice a enfin choisi de mettre en scène la série pour insuffler le ton juste à ses

acteurs. Elle assume : « Je fourre mon nez partout ! ».

La première révolution initiée par la série, c'est la consécration d'un personnage féminin au caractère bien trempé. La 'Loulou' turque est devenue le pivot de la série grâce à la démarche volontariste de Müge Turalı. Zeynep est une femme émancipée qui verbalise aisément ses envies. Elle réclame sans ambiguïté des relations sexuelles, reproche sans ménagement à son partenaire la médiocrité de ses performances sous la couette ...

« **Nous avons réussi à entrer dans la chambre à coucher de tous les foyers turcs !** »

Le succès de l'importation du concept dépend essentiellement du travail d'adaptation. C'est une équipe de six scénaristes qui travaillent ainsi depuis la première saison à 'turquiser' Chouchou et Loulou. Müge Turalı ne se souvient pas avoir rencontré de difficultés particulières tout au long de ce processus : « la vie de couple connaît les mêmes écueils partout, quel que soit le mode de vie ». Dans un pays confronté aux tabous religieux, on aurait pu s'attendre à une version édulcorée « mais nous avons presque tout fait ! » clame fièrement la productrice. Si l'évocation de la sexualité du couple est plutôt débridée, la réalisatrice reconnaît toutefois que l'équipe a dû prendre en considération certains tabous. Vous ne verrez ainsi aucun épisode évoquer le fait religieux, ou faire allusion à l'échangisme. Aux origines, lorsque la série était diffusée sur une chaîne payante, quasiment toutes les 'sexy jokes' étaient diffusées, car après tout « le sexe c'est partout pareil, que l'on soit en France, ou en Turquie ! ». A l'époque, Müge était même allée plus loin que la version française - pudique, celle-ci se cantonne parfois à suggérer les choses -

en exhibant l'excitation des attributs masculins d'Özan dans un épisode où le couple visionne un film pornographique ! A noter que depuis qu'une chaîne grand public a pris le relais, une vingtaine d'épisodes plus 'caliente' ont vu le jour, mais leur diffusion a été restreinte au web. Leur visionnage confirme qu'on aurait tort d'imaginer que la version turque est plus 'conservatrice' que ses cousines européennes. On dénombre près d'un million de visites sur YouTube pour l'épisode de l'ascenseur. A vous d'imaginer ce qu'on peut avoir envie de faire dans un ascenseur en panne...

Müge Turalı s'enorgueillit aussi d'avoir « réussi à entrer dans la chambre à coucher de tous les foyers turcs », même celle de sa mère de 80 ans ! Elle ajoute : « je crois effectivement que c'est une petite révolution pour la Turquie. On a fait preuve de courage et d'ouverture d'esprit : on dit tout sur les relations homme / femme ». D'après elle, ce serait même le côté coquin de la série qui expliquerait l'audience de la série, y compris dans les couches un peu plus conservatrices de la société. La productrice rapporte une anecdote révélatrice. Lors d'un tournage à Ümraniye, parmi les badauds, des femmes voilées s'extasiaient comme des midinettes : elles viennent de reconnaître 'Özan' ! Elles aussi regardent donc la série ! Après tout, comme le formule espièglement Müge Turalı, « on fait tous la même chose dans la chambre à coucher ! » La seule différence est que

ces femmes n'ont certainement pas la possibilité d'aborder les questions qui fâchent avec leurs maris.

Vers un mariage forcé ?

En Turquie, le couple a initié sa vie cathodique en qualité de fiancés partageant un appartement. Elle, la trentaine, aspire au mariage et rêve de maternité. Lui est plutôt réfractaire à tout engagement. « Comme tous les hommes, il a toujours sept ans ! » plaisante Müge Turalı. Rien de neuf, donc, sous le soleil turc des désirs (non partagés !) du couple. Ils reflètent des préoccupations universelles.

Une relation de couple est hélas souvent triangulaire. Dans les versions jumelles de la série, le rôle de la semeuse de zizanie est généralement endossé par la belle-mère. En Turquie, c'est un protagoniste inattendu qui s'est invité au programme. La RTÜK, équivalent local du CSA, l'autorité de tutelle de l'audiovisuel, a estimé que l'image du couple véhiculé par la série ne transmettait pas un exemple aux jeunes générations. Autrement dit, une officialisation de la relation via les liens du mariage serait souhaitable. Alors que la presse glose sur la possibilité d'une prochaine union pour nos deux tourtereaux, une nouvelle saison se prépare. Y verra-t-on Zeynep revêtir une robe blanche ? Rendez-vous devant vos écrans !

* Tania Gisselbrecht



Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

PREMIUM LIFE

Designed by DİCE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...

Volvo v40 : La menace ne vient pas toujours de là où on l'attend

Pendant l'Euro 2012, j'avais demandé à un journaliste sportif, quelles étaient « les chances de la Suède de remporter le match face à la France ». Après un rappel des piètres résultats précédents, ce dernier m'a répondu : « aucune chance ! » avec un sourire narquois. Il fallut attendre la fin de la rencontre pour ne plus être le seul à considérer que le royaume septentrional d'Europe ne se résumait pas à des frikadelles d'Ikéo ou à une ligne de vêtements griffée Hennes & Mauritz. En effet, le plus grand Royaume de Scandinavie s'illustre dans l'automobile avec une marque qui rayonne depuis 1927 : Volvo. Du latin « je roule », la suédoise porte bien son nom et lance pour fêter ses 85 ans de rayonnement la V40, un modèle qui va remplacer la berline S40 et le break v50.

Chaque année, le constructeur compte produire 90 000 unités sur les chaînes de l'usine de Gand en Belgique. « Un lieu stratégique et symbolique », selon Pascal Bellemans Président de Volvo Automobiles France, car 85 % de la production est destinée à une clientèle européenne.

La nouvelle compacte et premium de Volvo a de quoi inquiéter sérieusement ses concurrentes telles que la Citroën DS4, Audi A3, BMW Série 1 et Mercedes Classe A.

Cette version D4 de la V40 dispose d'un moteur 5 cylindres en ligne diesel 2.0 L

développant 177 ch. et équipé d'une boîte de vitesse automatique Geartronic à 6 rapports. Ce modèle, comme les autres motorisations, est équipé du système Stop&Start, désactivable à souhait, et de la récupération d'énergie au freinage.

La V40 garde toujours l'ADN du constructeur de Göteborg avec son logo représentant le symbole chimique du fer, fièrement arboré sur la calandre des véhicules. Symbolique faisant écho à la grande industrie sidérurgique en Suède mais qui affirme la robustesse, bien connue de tous, de la marque scandinave pour ses voitures d'acier. La scandinave sait charmer avec sa proue incisive, composée de lignes à la fois sobres mais dynamiques, prête à effectuer des accélérations fulgurantes et une poupe sculptée avec les phares au design typiques Volvo laissant dévoiler deux sorties d'échappement qui viennent confirmer son caractère sportif. L'univers intérieur surprend agréablement avec la qualité des sièges en cuir blanc rappelle le confort de la salle de cinéma du palace Royal Monceau. La présence d'un accoudoir modulable pour le conducteur et d'un second pour les passagers arrière avec 2 porte-gobelets et les nombreux rangements sont la preuve que l'accueil dans les pays nordiques est des plus chaleureux contrairement aux idées reçues.

L'ergonomie du poste de conduite est

des plus éminentes et offre une visibilité latérale accrue sur la route. Un atout non négligeable qui contribue au plaisir de conduire surtout dans des routes sinueuses aux virages très serrés à travers la mythique forêt de Brocéliande où nous avons pu essayer le bolide. A cela s'ajoute un GPS et son écran de rappel, sur le tableau de bord, qui ont su me guider très précisément dans une zone assez mal référencée sur les cartes.

« En Bretagne, l'on peut vivre les quatre saisons en deux jours » comme le dit si bien mon amie Justine, native de Lannion. Entre Rennes et Lorient, j'ai pu tester la V40 dans des conditions assez extrêmes. Cependant, ma Volvo s'est jouée des chemins accidentés, de la pluie ainsi que du vent qui n'ont guère été des obstacles et n'ont pu freiner ma progression à travers ces contrées bretonnes. Soulignons enfin le maintien parfait de cette Volvo sur tout types de routes, là encore, rien n'est laissé au hasard car ma monture est équipée de pneus Michelin. On regrettera juste la prépondérance des versions



« diésélisées » par rapport aux versions essence. Pour Pascal Bellemans, « Volvo ne fait que de s'adapter au marché » français composé de 70,8% de diesel. La France fait, hélas, figure de mauvais élève derrière la Belgique (75,9%) et la Norvège (74,9%). Récemment, l'OMS a classé les particules fines émises par les moteurs diesel comme « cancérigènes certains ». La Suède reste quant à elle raisonnable avec 50,9% de son parc automobile roulant au gazole. Le président de Volvo Automobile France assure que « Volvo est prêt à rebasculer sur des motorisations essence » dès que les mentalités évolueront.

* Daniel Latif



« Même debout sur la potence, notre dernier mot sera Fenerbahçe »



Berk Mansur supporter de Fenerbahçe



Banderole de soutien à Aziz Yıldırım devant le stade de Fenerbahçe

Il n'y pas de trêve estivale pour les scandales du football. Un nouvel épisode de l'affaire de corruption de la Süper Lig 2010-2011 a agité Istanbul lundi 2 juillet. Au centre de ce scandale, Aziz Yıldırım, président de Fenerbahçe, et avec lui 93 personnes appartenant à différents clubs turcs à tous les niveaux de direction, jusqu'aux joueurs. Lorsqu'en juillet 2011, Aziz Yıldırım est arrêté et accusé d'être au cœur d'une organisation criminelle et d'un large réseau de corruption, son équipe est exclue de la Ligue des Champions et échappe de justesse à la relégation en seconde division. A l'issue du procès, il est condamné à 6 ans et 3 mois de prison, ainsi qu'à une amende de 1.3 millions de livres.

Les supporters de Fenerbahçe se sentent pris au piège

Juste avant l'annonce du verdict, Aziz

Yıldırım déclarait pour sa défense : « Je fais confiance aux juges et procureurs turcs. Même debout sur la potence, notre dernier mot sera Fenerbahçe ». Une fois sorti du tribunal, devant les fans de son équipe ayant passé la nuit devant la Cour de justice, Aziz Yıldırım déclarait qu'il ferait appel de cette décision. Le marathon juridique continue.

Cette année a fait de Fenerbahçe un sujet à part dans le monde du football. Les canaris (supporters de Fenerbahçe) se sont « sentis piégés entre les différentes équipes rivales, les politiques, la police, les médias et les cultes religieux », explique Erhan A. étudiant et supporter. Ce sentiment les a rendus « plus isolés, plus agressifs et paradoxalement plus unis ». Et dans un futur proche, « ce sera Fenerbahçe face à ses ennemis jurés ».

Le président du club de Fenerbahçe, Aziz Yıldırım, a été condamné à six ans et trois mois de prison dans l'affaire des matchs truqués de la saison 2010-2011 de la Süper Lig. Pourtant, la ligue turque a blanchi les clubs et réfuté toute corruption sur le terrain, tout en appliquant des sanctions auprès des joueurs et dirigeants. Les supporters, eux, se sentent comme pris au piège.

Incrédulés et résignés

Les supporters ne sont pas étonnés du verdict, pour Erhan A., « c'est le reflet du fonctionnement de la justice en Turquie ». Après l'étude du dossier par la Cour de cassation, il s'attend à ce que le verdict change complètement. Pourtant, son regard a évolué avec le temps : « L'an dernier, quand les prétendues preuves ont été dévoilées, j'ai pensé que la plupart des personnes impliquées, y compris Aziz Yıldırım, étaient coupables. Les affaires de corruption sont courantes dans le football turc, pas seulement à Fenerbahçe, pratiquement toutes les équipes ont été accusées de ce genre d'agissements ». La condamnation est vécue comme inéquitable.

L'interdiction de participer à la coupe de l'UEFA l'an dernier lui semble être une grave erreur : « A l'époque, aucune preuve solide n'avait été mise en avant et d'autres équipes étaient impliquées dans le scandale ». L'an prochain, Fenerbahçe devrait certainement participer à la prochaine Coupe d'Europe malgré la récente condamnation, une sorte de « compensation ».

Ce qui se passe dans le monde du football, reste dans le monde du football

C'est le cœur du problème, les clubs n'aiment pas que la société civile s'occupe de leur fonctionnement. D'ailleurs, il est très récent que les tribunaux de Turquie s'intéressent aux affaires du football. Et

d'ici à faire le lien avec les grand procès des 5 dernières années, il n'y a qu'un pas, qui est franchi par Aytun C., un supporter de Beşiktaş (dont le club est également impliqué dans l'affaire) : « Il y a eu une approche similaire aux procès de l'Ergenekon et du KCK, avec des arrestations à domicile, et la plupart du temps, personne ne savait pourquoi ils étaient arrêtés ».

Selon Berk M., supporter de Fenerbahçe, « c'est une affaire de football, et ça doit le rester » et la mise en examen d'Aziz Yıldırım, président de Fenerbahçe, devant une cour de justice civile n'est rien d'autre qu'une « manipulation politique ». Pour lui, les décisions prises par le comité de sanction de la ligue ont plus d'importance que celles prises par un tribunal. Sur ce point, Berk M. y va sans détour : « La Fédération a d'ores et déjà décidé qu'il n'y avait pas eu de corruption sur le terrain ».

Mais pourquoi soutenir bec et ongle un dirigeant condamné ?

Aziz Yıldırım est présenté comme celui qui a apporté un modèle économique florissant, mais surtout, Berk ne croit pas en sa culpabilité : « Les preuves sont bidons ».

* Adrien Auxent

Haydarpaşa, un monument en sursis ?

Si Istanbul regorge de bâtiments anciens qui possèdent une histoire millénaire, la gare de Haydarpaşa a plus d'histoires à raconter que beaucoup d'entre eux. Menacée de destruction à plusieurs reprises, endommagée par le temps et par deux incendies, la plus grande gare ferroviaire du pays compte ses dernières heures.

La gare de Haydarpaşa est un symbole incontournable de la silhouette d'Istanbul qui a servi de décor à plusieurs séries télévisées turques, à une publicité Chanel, et dont le jardin voisin reste bondé les nuits d'été. Construite en 1908 par des ingénieurs allemands sur des plateformes maritimes aquatiques, « c'est un symbole du développement industriel de l'Empire ottoman du XIX^{ème} siècle » explique la Dr. Yonca Erkan, enseignante à l'Université de Kadir Has. Combinant l'influence du Baroque de l'Europe orientale, de la Renaissance allemande et du Néo-classicisme, la gare de Haydarpaşa fait partie de l'histoire de la ville et des souvenirs de générations de stambouliotes. La gare historique, qui accueille 100 000 passagers par jour, était à la fois « le point de départ des pèlerins en partance pour la Mecque et la destination finale d'un voyage à travers l'Anatolie, vers la découverte de l'Occident » poursuit Yonca Erkan. À son ouverture, Haydarpaşa était le point de départ de la ligne Istanbul-Bagdad et peu après les trains pour Damas et Téhéran ont commencé à circuler régulièrement... et ce jusqu'au 1er février 2012, date à laquelle le dernier train a quitté les quais de la gare. Selon les plans de rénovation conçus par la société nationale des chemins de fer, la gare devrait être à nouveau fonctionnelle d'ici deux ans, mais pour le moment elle reste déserte, et son futur plus qu'incertain.

Haydarpaşa contre « les projets fous »
Les « projets fous » ce sont les projets qui sont lancés depuis une dizaine d'années en Turquie à l'image de la démolition des quartiers populaires d'Istanbul que l'on transforme en zones de concentration de centres commerciaux et de résidences de luxe. La gare de Haydarpaşa et tout le quartier qui l'entoure représentent un terrain libre pour la réalisation de ces pro-

jets démesurés. Pour Haydarpaşa, tout commence en 2003 avec le *Manhattan project* qui prévoit la démolition de la gare et la construction de sept gratte-ciels qui serviraient de centres d'affaires. Le projet a été abandonné sous la pression de la société civile. Le projet suivant a été présenté par Şefik Birkiye en 2005, architecte turc connu pour son penchant pour le style monolithique. Selon lui, le quartier devrait être rénové en style néo-ottoman. « C'était un plan dans la logique des projets de gentrification (phénomène urbain d'embourgeoisement), qui sont menés par le gouvernement depuis quelques années » explique Alp Sunalp, architecte stambouliote. Sous prétexte de réorganiser l'espace public et de peupler les quartiers industriels de la ville, ces projets détruisent les endroits clés de l'histoire stambouliote. Tel est le cas de Haydarpaşa – le réaménagement du quartier semble se faire plutôt au détriment du patrimoine culturel qu'au bénéfice

des habitants de la ville. « Le problème de tous ces projets de gentrification, c'est qu'ils ne prévoient pas d'espaces publics. C'est une privatisation du sol et ainsi le quartier ne sera pas aménagé en une espace agréable pour les résidents » enchaine l'architecte Alp Sunalp.

Après tous les projets avortés, le futur de la gare de Haydarpaşa reste hypothétique. La branche stambouliote de la Chambre des architectes essaye en vain d'obtenir les plans de réaménagement des mairies de Kadıköy et Üsküdar sur le territoire desquels doit se réaliser le projet. Cependant, plusieurs hypothèses sur le futur de la gare émergent dans les discussions. Selon l'une d'entre elles, la gare sera transformée en hôtel, laissant seulement le rez-de-chaussée à l'usage des chemins de fer. « C'est un génocide culturel » s'insurge Alp Sunalp à propos de ce scénario. L'autre hypothèse sur le destin de la gare et du port de Haydarpaşa est la cessation graduelle de leur activité de transport.

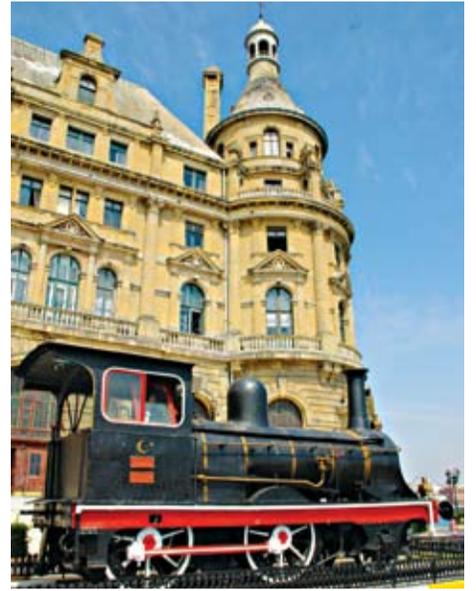
Lors de la dernière conférence-débat sur Haydarpaşa, organisée par la Chambre des urbanistes, avec la participation de la Mairie d'Istanbul, le projet proposé envisageait de réorganiser le port du quartier « en port avec des fonctions plutôt touristiques, ce qui sous-entendait un port pour les bateaux de croisière » explique Akif Burak Atlar, président de la Chambre des urbanistes. Mais ce n'est pas seulement la fermeture du port qui ferait perdre à Haydarpaşa sa fonction de centre du transport ferroviaire. Le Dr. Yonca Erkan attire l'attention sur le rôle que pourrait jouer le Marmaray project. La construction d'un tunnel sous le Bosphore reliant les deux côtés de la ville prévoit que la sortie du tunnel, sur la rive asiatique, se fasse à la station de Söğütluçeşme, la deuxième gare sur la ligne ferroviaire après Haydarpaşa. Ainsi aucun train ne passera plus par la gare historique. Avec un tel changement dans les itinéraires

de circulation des trains, on risque « de ne plus jamais entendre le sifflet des trains et les voix des passagers à Haydarpaşa », explique l'enseignante.

Les questions en suspens sur Haydarpaşa

La décision sur le futur de Haydarpaşa est maintenant entre les mains de la Mairie d'Istanbul et de la société ferroviaire turque TCDD. « Selon la dernière loi en vigueur, la TCDD a aussi le droit de proposer des projets de transformation du bâtiment de la gare, mais pour l'instant aucun projet officiel n'a été présenté » affirme Akif Burak Atlar. De plus, seule la municipalité centrale d'Istanbul possède un pouvoir décisionnel sur les projets de rénovation urbaine et les mairies des quartiers d'Üsküdar et de Kadıköy n'ont qu'un rôle consultatif sur les projets.

Le 28 novembre 2010, un incendie provoqué par « un court-circuit de câbles électriques » réduit en cendres le toit de la gare. L'horloge du bâtiment s'est arrêtée pour toujours à 15 heures 17, heure du début de l'incendie. À ce moment là, la gare



était en travaux, travaux qui avaient été confiés à une entreprise à la réputation douteuse. Mais à cause des circonstances non-élucidées de cet accident, l'hypothèse d'un incendie volontaire est récurrente dans les médias et dans l'opinion publique. La partie supérieure du bâtiment a été détruite et le monument historique se décompose lentement du fait de la négligence des responsables de son entretien – la société TCDD et la Mairie d'Istanbul. Depuis 2005, plusieurs organisations civiles sont formées pour protéger le bâtiment de la gare et le quartier entier de Haydarpaşa. Actuellement, *Haydarpaşa Platforme* organise des manifestations régulières contre la démolition du bâtiment. *Haydarpaşa Dayanışma Grubu*, autre organisation de citoyens, a réussi à stopper le *Manhattan project*, qui prévoyait la transformation du quartier en un nouveau centre des affaires. Cependant, le futur de Haydarpaşa n'est pas suffisamment traité dans les médias, selon le Dr. Yonca Erkan. Aucune des institutions internationales n'a pris en charge la protection du monument historique, même si l'UNESCO a indiqué plusieurs fois dans ses rapports que la gare était un monument en danger. C'est seulement cette année que l'organisation américaine *World Monuments Fund* a intégré Haydarpaşa à sa liste officielle de monuments menacés de destruction. Grâce aux efforts des universitaires, des urbanistes et des associations de citoyens stambouliotes, le débat sur ce sujet épineux a gagné en visibilité, mais la protection du bâtiment et la restitution de ses fonctions d'origine semblent compromises.

* Tsvetelina Angelova



Pierre Hoffmann - Anne Didier

Nazlı Taydas - Tunç Er

Seyhan Atay - Levent Tenim

Oscar Randy

Toute l'équipe d'Aujourd'hui la Turquie a la joie de partager avec vous 4 heureux événements, les mariages de Anne Didier et Pierre Hoffmann, Seyhan Atay et Levent Tenim, Nazlı Taydas et Tunç Er. Et enfin bienvenue au petit Oscar Randy. Nous lui adressons nos meilleurs vœux de bonheurs ainsi qu'à ses parents Suzatha et Christophe.

Aujourd'hui
la Turquie

Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Directeur de la rédaction : Hossein Latif Dizadji • Rédactrice en chef : Mireille Sadège • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0713 I 89645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. n. 59 İstanbul • Tél. 0216 550 22 50 • GSM : 0533 690 20 39 / 0533 294 27 09 • Fax : 0216 550 22 51 • Genel Yayın Yönetmeni : Hossein Latif • Yazışları Müdürleri : Mireille Sadège, Daniel Latif • Yayın Koordinasyonu : Kemal Belgin • Sorumlu Yazışları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Conseiller juridique : Bahar Özeray • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Atilla Dorsay, Ayhan Cöner, Berk Mansur Delipinar, Celal Bıyıklıoğlu, Daniel Latif, Doğan Sumar, Eda Bozköylü, Egemen Berköz, Enver Koltuk, Erkan Oyal, Hacer Kuru, Hugues Richard, Hasan Latif, J. Michel Foucault, Jean-Michel Tricart, Kasım Zoto, Kemal Belgin, Luc Vogin, Merter Özey, Merve Şahin, Müyesser Saka, Onur Eren, Onursal Özatacan, Osman Necmi Gürmen, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sönmez Köksal, Yasemin Inceoğlu • Comité de soutien : Alaattin Büyükkaya, Arhan Apak, Burcu Başak Bayındır, Bülent Akarcalı, Ercüment Tezcan, Hayri Ülgen, Işık Aydemir, İlhan Kesici, İnci Kara, Sera Tokay, Şener Üşümezsoy. • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Traduction : Trio • Correspondantes : Mireille Sadège (Paris), Daniel Latif (Paris), Sandrine Akinin (Toulouse), Duygu Erdoğan (New York), Sinem Çakmak (Strasbourg, Bruxelles) • Photo : Aramis Kalay • Conception : Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Apa Uniprint Basım AŞ. Hadımköy m. 434 s. 34555 Amavutköy Tel: 0212 798 28 40 • Distribution : NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Koneşyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Bıyıklıoğlu (Président), Eda Bozköylü, J. Michel Foucault, Erkan Oyal, Merve Şahin.

L'Iran, une terre ancienne et irrésistiblement poétique

J'arrive d'Istanbul à 4h du matin à Téhéran, avec le nom et le numéro d'une Iranienne, Elham, contactée sur le site internet *couchsurfing* une heure avant le départ. Je demande un Visa on Arrival. Au guichet, je paie 60 \$ et remplis un formulaire (prénom, nom, date de naissance, profession, nom des parents, raison du voyage, et nom et numéro du contact en Iran). J'écris sur cette dernière case, sans m'imaginer que le fonctionnaire appellerait Elham à 5h du matin sans me prévenir !

Mon arrivée à l'aéroport international Imam Khomeini me fait comprendre à quel point l'Iran n'est pas un pays du tiers monde. Il n'y règne pas de chaleur suffocante, les locaux sont propres et modernes.

J'appréhende la tenue vestimentaire autorisée. Pourtant, la première chose frappante en faisant la queue pour tamponner le passeport, c'est à quel point les Iraniennes sont coquettes. Il y a une nette différence entre les femmes. Certaines sont « religieuses » et portent le tchador (long voile noir informe enveloppant le corps et laissant seulement dépasser l'ovale du visage), quand d'autres sont maquillées, portent des talons ou ballerines, des pantalons *slims* et des tuniques cintrées par dessus. Le voile est souvent maintenu par un chignon, ce qui laisse pratiquement toute la chevelure découverte !

Téhéran

A Téhéran, la chaleur et la pollution sont étouffantes. La ville est bouchée par la circulation. Je pense que le vrai risque mortel en Iran est d'être renversé par une voiture en traversant une avenue. Cette chaleur polluée est pourtant rendue supportable par l'omniprésence de la climatisation, la sieste traditionnelle de

l'après-midi, et surtout les distributeurs d'eau froide potable à petite distance régulière (dans la ville, les musées, les monuments...).

Partout dans la rue, il y a également quelque chose d'assez original, que l'on pourrait confondre avec des boîtes postales, qui recueille l'argent des passants pour aider les défavorisés et les handicapés.

Cette gratuité et ce sentiment d'entraide sont très présents en Iran. Les touristes sont rares, lorsqu'il y en a, les gens sont curieux et gentils. Le couple qui m'héberge et me fait découvrir l'Iran, Elham et Ali, ont un sens de l'hospitalité merveilleux en plus d'avoir un réel plaisir à m'expliquer les détails de la culture iranienne.

En allant à une mosquée chiite de quartier, j'appréhende l'accueil qui m'y sera fait. Une femme en tchador me fait alors un grand sourire et me dit « *welcome to Iran* », une phrase que j'entendrai souvent lors de mon voyage.

De nombreux Iraniens sont anglophones. Les panneaux routiers et les billets sont bilingues. Les paraboles (considérées comme démoniaques par le régime) pullulent sur tous les toits de Téhéran. Et lorsque je demande à quelqu'un « *Mais tu n'as pas peur d'avoir une parabole sur ton toit ?* » on me répond : « *je ne regardais pas la télévision avant, mais les gens finissaient par croire que j'étais avec le régime puisque je n'avais pas de parabole, alors je l'ai installée. Parfois, les gardiens de la révolution retirent les paraboles, mais quand cela arrive, elles sont remplacées dès le lendemain !* ».

Une femme m'avait prévenu dans l'avion : ne venez pas en Iran avec l'idée de rester mince !

La cuisine iranienne est succulente. Elle est variée, colorée... et la loi du tarouf empêche de refuser de la goûter ! Parmi les délicieux mets iraniens,

on trouve : la glace *sananti* (glace artisanale au safran et à la rose) accompagnée de *feloudéh* (spaghettis sucrés au citron), le riz au safran qui complète les plats, le *ghand pahlou* (thé bu avec une sorte de sucre, le «ghand», entre les dents), le *doogh*, lait gazeux à la menthe (que l'on pourrait rapprocher de l'ayran turc), le *byriani* (plat de viande jaune vif, typique d'Ispahan), le bar-



Mosquée du Shaykh Lotfollah, Ispahan

bari (pain iranien que l'on ouvre pour mettre à l'intérieur de l'omelette, de la confiture ou du fromage, pour le petit-déjeuner), et les *khyârs* (petits concombres) qui sont mangés toute la journée.

Les repas se déroulent assis sur le tapis (un bon exercice de souplesse pour ceux qui ne sont pas habitués, mais qui finit souvent par quelques courbatures). Le tapis est central dans la maison. Ainsi, il est inconcevable d'entrer chez quelqu'un sans enlever ses chaussures ! Les Iraniens ont du mal à comprendre comment il est possible de vivre sans tapis.

Ils sont très attachés à la poésie, c'est profondément ancré dans leur culture. Bien qu'ils soient morts depuis des siècles, Hafez et Ferdosi sont de véritables célébrités. Il existe ce « rituel », le soir après le repas, où on lit au hasard des poèmes d'un recueil.

Ispahan, la ville turquoise si mystérieuse

Un soir, après qu'Ali a joué du *târ*, la discussion tourne autour des lieux fabuleux en Iran, et nous décidons de partir en pleine nuit pour passer deux jours à Ispahan. Je visite alors la cité mystérieuse d'Ispahan, digne d'un conte de mille et une nuits. La ville abrite de nombreux mystères, parmi lesquels : le fait de pouvoir chuchoter à un coin du hall du Palais d'Ali Qapur et que quelqu'un situé à un autre coin puisse entendre comme s'il se trouvait à côté, mais aussi les marchands du bazar qui vendent des lampes anciennes dignes d'Aladdin, et des tapis vraiment déconcertants, qui revêtent plusieurs significations cachées et changent de couleur selon où l'on se place pour les contempler !

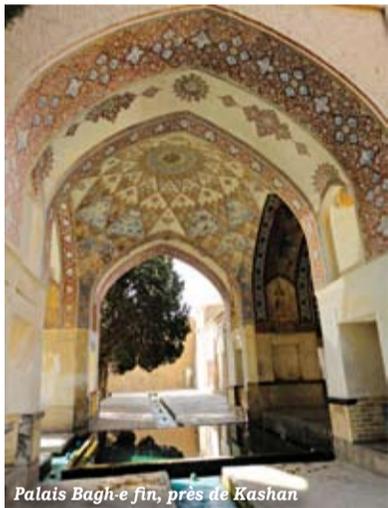
Les bazars sont magiques car ils sollicitent tous les sens : l'odorat, avec les épices et les fruits frais, la vue, avec les bijoux lumineux et tissus asiatiques colorés et argentés ou dorés à la fois, le toucher, lorsque l'on plonge la main dans un sac de graines, l'ouïe, lorsque l'on entend un musicien jouer du *târ*, et enfin, le goût, lorsque l'on goûte des gâteaux au gingembre.

La ville était appelée *Nesf-e Jahân* (« la moitié du monde » en persan), pour le trésor culturel qu'elle représentait lors de son apogée.

L'Iran : on n'en sort pas indemne !

L'Iran est un pays indescriptible et fascinant tant sa culture est singulière et ancienne. On en revient définitivement changé. L'Iran est complètement dépaysant. Dans un monde marqué par une mondialisation croissante, où dans deux villes opposées géographiquement sur la planète on écouterait la même musique, on boirait le même *frappuccino* et on mangerait le même hamburger, ce n'est pas le cas en Iran et c'est ce qui rend ce pays si unique et attrayant. Et nous donne l'impression d'avoir foulé une terre pleine de mystères dans un monde parallèle.

* Texte et photos : Louise Bautista



Palais Bagh-e fin, près de Kashan





Classique? Non, hors du commun!

IKSV nous avait déjà habitué à des festivals de musique classique d'un très haut niveau les années précédentes. L'organisme s'est une nouvelle fois surpassé pour le 40^e festival de musique d'Istanbul. Ont été entre autres, au programme cette année : la soprano Parvine Çakar, la virtuose Fazil Say, la violoniste Anne-Sophie Mutter, les musiciens de l'orchestre Symphonique de Berlin ou encore ceux de l'orchestre de Vienne.

Les événements se sont succédé à un rythme incroyable du 31 mai au 6 juillet. Le festival a commencé en rendant hommage au monde de la danse. Un spectacle de danse du monde a permis au public de découvrir un panel de danses traditionnelles, toutes plus exotiques les unes que les autres. Outre la classique danse de derviches, celles d'Inde, des Canaries et de Russie ont charmé l'auditoire. Le Ballet de Zurich a aussi été convié au festival, accompagné par des morceaux de Bach. Mais le festival de musique d'Istanbul, rappelons - le, c'est avant tout un cadre. La plupart des concerts ont été donnés dans la fabuleuse église-musée Hagia Eirene. A deux pas de Topkapi et d'Hagia Sofia, cet édifice historique a conféré un charme tout particulier aux événements musicaux qui s'y sont produits. Dans ce lieu sublime, bercé par la musique, le public pouvait s'évader à mille lieues du trafic et de la chaleur d'Istanbul.

Plus que la musique classique, ce sont LES musiques classiques qui ont été mises à l'honneur. De nombreux chefs d'œuvres ont été interprétés durant le festival: Chopin, Brahms, Tchaikovsky, Mozart, Ravel, Beethoven... La musique ottomane traditionnelle était aussi au rendez vous avec notamment le « Kudsi Erguner Ensemble ». Parmi près d'une trentaine d'événements musicaux hauts en couleur, certains ont particu-

lièrement retenu notre attention. C'est notamment le cas de la fructueuse collaboration entre le violoncelliste français Xavier Phillips, les musiciens de Çellistanbul et la gracieuse Soprano Parvine Çakar. Ces artistes aux styles et parcours très différents ont su pro-

plus, le public stambouliote. Il lui, a offert pendant deux heures un véritable festival musical, mené avec brio par le fameux chef d'orchestre Sir Roger Norrington. L'orchestre non moins glorieux de Vienne était aussi là pour concurrencer les musiciens berlinois.



duire ensemble un merveilleux événement. Parvine était fidèle à elle - même, capable de transmettre toutes ses émotions au public à travers sa voix mélodieuse teintée de mélancolie.

Le majestueux orchestre Symphonique de Berlin a conquis, une fois de

Accompagné de la jeune et talentueuse violoniste Alina Pogostkina, l'orchestre a apporté un vent de fraîcheur dans les murs plusieurs fois centenaires de l'église Sainte Irène.

Mais l'événement le plus marquant de ce 40^e festival reste, comme on pouvait s'y

attendre, le concerto du pianiste prodige turc Fazil Say. La symphonie « Mesopotamia » composée par ce génie musical, a été jouée pour la première fois à cette occasion. Accompagné par l'orchestre philharmonique d'Istanbul, Fazil Say a offert un concert d'une rare qualité. Ce fut un véritable triomphe. Pendant près de vingt minutes, le public n'a cessé d'acclamer le talentueux pianiste.

Le dernier événement de cette saison a fait écho à l'actualité événementielle stambouliote : dans le cadre de l'année de la culture chinoise en Turquie, l'Orchestre symphonique de Shenzhen est venu jouer deux des plus beaux concertos des compositeurs russes Rachmaninov et Tchaikovsky. L'orchestre accompagnait deux jeunes « dragons », Sa Chen et Haochen Zhang, véritables prodiges du piano. Le concerto pour piano n°1 de Tchaikovsky a été interprété de façon majestueuse, ce qui a suscité chez le public une standing ovation de plus de 5 minutes. Le festival s'est terminé en apothéose avec l'interprétation emplie d'émotion d'un air musical chinois, par la pianiste Sa Chen.

Ce mois de festival est somme toute passé très vite. Il va falloir attendre un an avant de découvrir le 41^e festival de musique, qui, sans aucun doute, sera à la hauteur de nos espérances. L'impatience nous gagne déjà.

* Vincent Sacau

Écrivain Elif Şafak est décorée chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres



L'effervescence gagne le Palais de France en cet après-midi ensoleillé de juillet. L'hommage qui va être rendu au célèbre auteure

Elif Şafak est la raison de toute cette agitation. Ses livres sont à la fois emprunts de culture ottomane et européenne. Ce n'est donc pas juste le fait de récompenser une écrivaine talentueuse mais c'est également souligner un symbole littéraire qui fait le lien entre la France et la Turquie. Le 9 Juillet 2012, l'Ambassadeur de France en Turquie, Laurent Bili, remet à l'écrivain Elif Şafak l'insigne de Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres.

* Louise Bautista



La mission en Turquie de l'attaché presse de l'Ambassade d'Allemagne, Patrick Heinz, prend fin cet été. Tout au long de son séjour, le diplomate a étroitement collaboré avec notre journal. L'équipe d'Aujourd'hui la Turquie tient à le remercier et lui souhaite une bonne continuation.

Patrick Heinz

Istanbul et Izmir fêtent le 14 juillet

Plus de 1500 personnes issues de la communauté française et de nombreuses personnalités turques ont été invitées au Palais de France afin de célébrer, autour d'un cocktail, la Fête nationale française le 14 juillet dernier.

Le 16 juillet, c'est à Izmir qu'a été organisée une célébration avec plus de 500 convives.

Samedi 14 juillet, au Palais de France, l'accueil a été assuré par le Consul général de France à Istanbul, Hervé Magro, accompagné de sa femme. A la suite du traditionnel discours du Consul général et des deux hymnes nationaux, le groupe Pinar Selin a donné un concert, essentiellement des reprises de chansons françaises.

Lundi 16 juillet, pour la première fois en 26 ans, le 14 juillet a été fêté dans les locaux rénovés du Consulat général à Izmir.

Aux côtés de Madame Zeliha Toprak, Consule honoraire à Izmir, Hervé Magro a salué tous ceux qui ont œuvré à la rénovation de ce cadre historique, au premier rang desquels Lucien Arkas. Ce dernier a ouvert les salons du Centre Arkas pour les Arts si bien que les participants purent admirer une exposition sur les Orientalistes. Le directeur de publication, le Dr. Hüseyin Latif en compagnie du Dr. Mireille Sadège, rédactrice en chef, accompagnés d'Ayhan Cöner et d'Ayşıl Akşehirli membres de la rédaction, ainsi que de plusieurs journalistes ont représenté *Aujourd'hui la Turquie* à ces deux soirées.

A la fin des soirées d'Istanbul et d'Izmir, le dernier numéro d'*Aujourd'hui la Turquie* a été offert à tous les invités.

* Gökçe Gülkan

